NEUVIÈME ANNÉE N° 44 — DIX CENTIMES — DU 27 FÉVRIER AU 4 MARS 1904

LES TEMPS NOUVEAUX

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe.

Ex-journal LA RÉVOLTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 4, Rue Broca, 4 — PARIS (Ve)

SOMMAIRE

ORIGINES DE LA RELIGION ET DE LA MORALE, **Elisée Reclus.**
POUR LES MARTYRISÉS D'ALCALA, **M. L.**
COMMENT FUT FONDÉ LE " RÉVOLTÉ ", **Pierre Kropotkine.**
LEUR CONGRÈS.... SOCIALISTE, **P. Delesalle.**
MOUVEMENT SOCIAL : FRANCE, **Galhauban, Delesalle** ; ALLEMAGNE, ANGLETERRE, ETATS-UNIS.
VARIÉTÉ : SUR LE RADIUM, **J. Marcadet.**
DANS LES REVUES, **A. Catonné.**
BIBLIOGRAPHIE, **J. Grave.**
CONVOCATIONS.

ORIGINES
DE LA
RELIGION ET DE LA MORALE

Toutes les influences directes du sol et du climat que l'homme dut subir en premier lieu et qu'il apprit à combattre en créant et en développant ses industries, en accommodant diversement son genre de vie à des milieux différents, en s'entr'aidant de peuplade à peuplade et de nation à nation, se compliquent des réactions qui se produisirent dans son intelligence, en lui suggérant des explications naïves de tous les faits du monde extérieur. Il ne saurait admettre le doute au sujet de tout ce qui frappe ses sens : il lui faut une réponse à toutes les questions qui se posent devant lui ; mais n'ayant encore aucune science positive, il doit se contenter des hallucinations de ses sens, des rêves incertains de sa pensée, des explications que lui donne sa peur : il ne sait pas, mais il croit et se sentirait irrité si l'on émettait le moindre doute sur l'objet de sa foi, que partagent avec la même assurance les amis et les compagnons du clan, tous ceux qui se trouvent sous l'action d'un milieu identique. Cet ensemble de croyances et de conceptions illusoires sur le monde visible et invisible que la tradition recueille et que la puissance de l'hérédité transforme en dogmes absolus, est ce que l'on appelle la religion.

En haine de tel culte dominateur, dont les interprètes puissants veulent imposer les pratiques, même aux non-croyants, des écrivains ont cru pouvoir témérairement affirmer que certaines peuplades, vivant sans religion aucune, étaient complètement dépourvues de l'idée d'un au-delà, et, simplement occupées des intérêts de leur vie journalière, se bornaient à rechercher leur bien-être matériel, sans s'interroger sur les causes des phénomènes environnants et sans en poursuivre l'origine jusque dans le monde inconnu. Il existerait, dit-on, des peuples foncièrement irréligieux, tels les Ta-Ola des Célèbes, récemment découverts par les frères Sarrazin. Pour donner du corps à cette affirmation, on cite l'exemple de fouilles sur des emplacements de villages préhistoriques, où nul objet ne paraît avoir servi aux cérémonies d'un culte : au milieu de tant d'outils dont quelques-uns eurent un usage encore inexpliqué, on n'en voit aucun qui semble avoir été employé par les prêtres pour faire apparaître des dieux secourables ou pour conjurer des génies mauvais. Quand même le fait serait vrai et que les héritages légués par nos ancêtres n'eussent contenu ni rosaires, ni fétiches, ni amulettes, on ne serait pas pour cela autorisé à en conclure que l'homme primitif, simple machine à fonctions corporelles, n'était pas aussi sollicité par la curiosité de l'inconnu. Enfin, parmi les tribus peu nombreuses, qui vivent encore ou vivaient récemment en dehors de l'influence directe des blancs, il en est plusieurs que l'on citait, autrefois, comme entièrement dépourvues d'idées religieuses; mais sur quels témoignages s'appuyait-on pour avancer une pareille opinion? Sur ceux des missionnaires ou autres voyageurs chrétiens, qui devaient avoir une tendance naturelle à ne considérer comme véritable « religion » que leur religion particulière : lorsque, à l'énoncé de leur croyance, catholiques ou protestants étaient accueillis par des rires de moquerie ou par un étonnement stupide, ils en concluaient aussitôt que leurs interlocuteurs n'étaient pas des êtres religieux. C'est ainsi que presque tous les peuples de civilisation non-aryenne, Australiens, Cafres, Hottentots, Polynésiens, qui pourtant ont une mythologie si complète et qu'il a été si utile d'étudier dans toutes les questions de mentalité comparée, furent classés tout d'abord parmi les peuples dépourvus de religion. Une autre source de confusion provient de la qualification d' « athées », que les philosophes et théologiens ont donnée aux sectes, même profondément religieuses, qui ne mettent pas à la tête du Panthéon, au sommet de l'Olympe ou du Mérou un maître suprême, un dieu unique, à la fois créateur, conservateur, destructeur. Ainsi, par une étrange contradiction, les Bouddhistes, dont la doctrine, ou plutôt les doctrines diverses témoignent d'une étude si consciencieuse et si approfondie de la nature présente et du monde de l'au-delà, ont été déclarés antireligieux parce que l'excès même de leurs convictions éveillait en eux le désir de se perdre dans l'infini des choses (1).

Certainement, il est des tribus ou populations qui, vivant dans un milieu favorable de paix et de bien-être, ont été relativement très dégagées des mystères de la vie et de la mort et n'ont pas laissé se constituer au-dessus d'eux une caste de prêtres, mais ces êtres n'en furent pas moins des « animaux religieux », comme tous leurs autres congénères humains. Par cette qualification d'animal religieux donnée à l'homme, de Quatrefages avait l'intention de constituer un « règne humain » bien à part, suspendu, pour ainsi dire, entre le ciel et la terre ; mais on peut se demander si les « frères cadets » de l'homme ne sont pas également des animaux religieux.

Nombre de philosophes modernes, entre autres Comte, sont disposés à l'admettre, au moins dans une mesure stricte, et Tito Vignoli reconnaît l'origine du mythe chez l'animal aussi bien que chez l'homme (1). Les ouvrages anciens sont remplis d'anecdotes ou de graves récits, nous montrant combien nos ancêtres croyaient à la fraternité originaire des conceptions chez tous les êtres organisés. « Du temps que les bêtes parlaient », — expression qui n'eût point fait sourire les primitifs, nos aïeux, — elles passaient aussi pour nos égales ; elles pouvaient être même nos supérieures, puisque plusieurs d'entre elles furent choisies comme objets du culte. N'adorait-on pas chez mille peuples du monde le serpent, qui naît de la terre et qui, s'enroulant en cercle et mordant sa queue, devint le symbole de l'éternité? Le serpent qui, dans la légende hébraïque, représente l'intelligence même, la science du Bien et du Mal? Dans les religions hindoues, si riches en révolutions et en avatars de toute espèce, de la plante à l'animal et de l'animal au dieu, n'est-ce pas Ganesa, c'est-à-dire l'éléphant, qui est devenu le type de la sagesse, et dans l'île de Bali, n'en a-t-on pas fait avec Dourga et Siva, la troisième personne de la Trinité? Le singe Hanouman, et surtout la vache sacrée des Brahmanes, ne sont-ils pas aussi de très grandes divinités, vers lesquels se tournent les regards de deux cents millions d'hommes? Apis et Anubis régnèrent pendant de longs siècles sur les riverains du Nil, et jusqu'au dieu des juifs qui, dans son entourage immédiat, donnait la force souveraine à des taureaux ailés ou « chérubins ». C'est aussi un culte religieux qui fut rendu par les tribus primitives aux bêtes de la forêt, de la savane ou de la mer, au cerf, au caribou, au chevreuil, au castor, à l'ours, au bison, au phoque, à la baleine, tous animaux que des groupes de familles revendiquaient orgueilleusement comme ancêtres.

Même les chrétiens — ceux au nom desquels des philosophes, refusant la religiosité à ces animaux dont le nom signifie pourtant « possesseurs d'âme » — les chrétiens ont souvent manqué à la logique dans leur histoire religieuse, puisque mainte assemblée de l'Eglise, affirmant

(1) A. de Quatrefages, L'*Espèce Humaine*, pages 349 et suiv.

(1) Tito Vignoli, *Myth. and Science.*

Source gallica.bnf.fr / CODHOS

la responsabilité de tel ou tel animal, le condamna au bûcher, à la hart ou à la hache. En réalité, chaque peuple se laisse aller volontiers à doter les êtres vivants de ses propres croyances. Les conciles chrétiens conjuraient les bêtes au nom de la « très sainte Trinité », et la mythologie du moyen âge, faisant des animaux les interprètes de la Vierge ou de Satan, des saints ou des démons, leur attribuaient toujours la plus sûre connaissance de la « sainte religion ». De même les Péruviens, fils des Quichua et des Aymara, qui furent eux-mêmes les adorateurs du dieu Soleil, ont assez gardé leur ancien culte pour s'imaginer que les lamas, leurs animaux de charge, ne manquent jamais, au moment où l'astre se lève, de se tourner vers lui et de le saluer par de légers bêlements : trop timides pour oser, malgré leurs prêtres venus d'outre-mer, se prosterner devant l'orbe sublime qui fait soudain resplendir les monts, ils se donnent leur doux compagnon de voyage pour suppléant dans cette œuvre religieuse (1). De même, les caravaniers musulmans de la Perse et de l'Arabie, ayant remarqué que les animaux du convoi, chameaux, chevaux et mulets s'arrêtent soudain au moment où ils entendent la voix du muezzin qui, en tête de la caravane, sollicite les fidèles à la prière, en concluent que les bêtes connaissent leur devoir envers Allah (2).

Mais, sans recourir aux fables, il suffit d'étudier les bêtes avec lesquelles nous vivons, pour voir fonctionner en elles le sentiment religieux presque aussi nettement que chez les hommes. Sans doute, elles n'ont pas la parole pour exprimer leurs sensations, mais n'ont-elles pas les mouvements du corps, les gestes, les regards, les mille intonations de la voix, et ce frisson mystérieux qui fait comprendre soudain les impressions et les pensées? Il est certain que parmi les « candidats à l'humanité » le chien, le chat, les animaux domestiques partagent souvent les frayeurs subites dont l'homme, le chef de la famille, se trouve atteint : religieux comme leur maître, ils éprouvent aussi la terreur de l'inconnu et leur imagination suscite des fantômes : ils remarquent aussi des successions de cause à effet, mais ils ne savent pas les interpréter et s'en donnent des explications qui les effraient (3). N'a-t-on pas observé également, chez des animaux, une inexplicable passion pour tel ou tel objet qui ne leur est pourtant d'aucune utilité pratique? Ils y voient comme une sorte d'amulette, comme un fétiche, analogue à ceux dont se servent les nègres. Enfin, l'affection profonde, victorieuse de tous les déboires, résistant à toutes les épreuves que tel animal voue à l'homme son ami, n'entraîne-t-elle pas un véritable culte religieux, exactement de même nature que celui dont nous brûlons pour ceux que divinise notre amour?

Au fond, toutes les religions, celles de l'animal aussi bien que celle de l'homme, tous les cultes, si différents qu'ils apparaissent, si hostiles qu'ils puissent être l'un pour l'autre, ont des origines analogues et se développent suivant une marche parallèle. Chaque être humain, entraîné dans le tourbillon général de la vie et désireux néanmoins de sauvegarder, de développer sa force individuelle, cherche un soutien dans le monde extérieur pour le rassurer quand les craintes l'assaillent, écarter les dangers qui le menacent, réaliser les désirs qui le travaillent. Que la frayeur soit le sentiment initial, comme le disent les livres sacrés et classiques, — « la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse » — ou que ce soit, d'une façon plus large, le désir du mieux, la recherche du bonheur, comme le démontre Feuerbach (4), l'homme veut se rattacher à tout ce qui, en dehors de lui, apparaît à son imagination comme une protection efficace, et qu'il rend tel par l'ardeur de sa passion et de ses vœux. C'est bien le principe originel de la religion, toujours le même. Ensuite la croyance de l'individu, du groupe, de la peuplade ou de la nation, prend le caractère spécial que lui imposent le milieu géographique primitif et le milieu secondaire complexe de l'histoire. C'est un fait de signification profonde que le nom donné par les antiques Germains à leur plus haute divinité soit précisément celui d'Oski ou « Désir » : ainsi que Feuerbach l'a démontré si clairement deux mille ans plus tard, le Dieu créé par l'homme n'est autre que la figuration de nos vœux ; ce que nous voulons, une puissance idéale doit nous l'accorder : elle se crée pour nous satisfaire.

Toutes les religions eurent aussi, à leur origine, un élément nourricier d'importance capitale : le besoin de détente intellectuelle qui se manifeste surtout par la joie de l'ivresse. C'est une fatigue de penser, de comparer, de raisonner, de conduire sa vie, d'enchaîner ses actes les uns aux autres, de transformer logiquement des volontés en actes ; que faire donc pour se reposer de cette fatigue, sinon déraisonner à plaisir, se laisser entraîner par la volupté de l'imagination déréglée, par celle du mysticisme qui rend possible toute impossibilité, par les délices de la folie, ou même par celle de la mort, qui détendent tout savoir et tout vouloir? A l'activité succède le sommeil par un rythme normal ; de même l'alternance est naturelle de la vie raisonnable à celle qui méprise toute raison et cherche une autre justification de son existence. De là, ce besoin des liqueurs fermentées ou des poisons affolants que l'on rencontre sous mille formes chez tous les peuples de la terre, et qui scandent si agréablement la vie des malheureux ou même celle des heureux. Le famélique se donne ainsi le beau rêve des éternels festins ; celui qu'on n'aime point, se procure l'infini bonheur d'être adoré.

Cette lassitude de l'effort et ce besoin du rêve, qui se manifestent plus ou moins chez tous les hommes, prennent en tout temps et en tous pays un caractère général, par le fait de la ressemblance des milieux, de la contagion, de l'imitation, et c'est ainsi que naissent les associations religieuses. Chacune de ces foules qui, d'un mouvement collectif, se trouvent entraînées par la même déraison, obéissent à un même vent de folie, — telle la « folie de la croix » — aiment à se conformer aux mêmes pratiques, à se procurer les mêmes extases et d'ordinaire par les mêmes moyens. Des milliers de religions ont pris assez d'importance pour se constituer en corporations ayant leurs officiants, leurs prêtres ; quelques unes ont jusqu'à leurs demi-dieux ou leurs dieux visibles, dont les paroles, les gestes, les moindres actions remplacent les raisonnements du fidèle et jusqu'au témoignage de ses sens. Alors des cérémonies collectives ont lieu pendant lesquelles l'homme individuel abdique complètement. Pendant certaines heures imposées, il lui faut se lever, s'asseoir, tourner en mesure, prononcer certaines paroles, obéir à certaines ondulations, à des refrains traditionnels, respirer certaines odeurs, s'enivrer de certaines boissons, vivre et se mouvoir conformément à des mouvements imposés par un chef. C'est ainsi qu'il apprend à pirouetter comme un derviche tourneur, qu'il devient anesthésique comme un Aissaoua traversé d'épingles et de broches, qu'il tombe dans l'extase comme un Paul ou comme un Mahomet ravi au septième ciel, qu'il se fait « assassin » pour obéir à la volonté du Vieux de la Montagne. La vie banale de l'homme en santé est remplacée par une vie nouvelle de rêve et de folie.

La façon dont l'homme conquiert sa nourriture constitue l'axe de toutes ses pensées, de son genre de vie, de ses coutumes, de sa science et de son art : c'est principalement autour du gagne-pain que se meut le cercle de son activité mentale (1). Le chasseur et le pêcheur introduiront toujours l'animal qu'ils poursuivent dans leurs contes et poésies et le rangeront parmi leurs dieux. Le nomade, cheminant sans cesse avec ses troupeaux, se verra toujours, sur cette terre, ou dans l'autre monde qu'il rêve, accompagné de ses chameaux, bœufs ou brebis, et maintiendra parmi eux l'ordre de préséance accoutumé. Enfin, la parabole de l'immortalité de l'âme, qui, depuis des milliers d'ans, eut constamment pour élément primordial le grain nourricier jeté dans la terre, aurait-il pu naître autrement que chez une nation d'agriculteurs? Qu'un peuple change de pâture par refoulement de guerre ou par migration spontanée, aussitôt ses légendes, ses traditions s'accommodent au milieu nouveau, et même dans nos grandes religions modernes, bouddhisme ou catholicisme, le code des croyances officielles le plus strictement réglé par les prêtres, finit par se modifier.

(*A suivre.*) ELISÉE RECLUS.

(1) Ph. Germain, *Actes de la Société scientifique du Chili.*

(2) Hermann Vambéry, *Sittenbilder aus dem Morgenlande*. p. 221.

(3) Girard de Rialle, Origine des Religions, *Revue Scientifique*.

(4) *Das Wesen des Christenthums ; — Das Wesen der Religion.*

(1) Ernest Grosse, *Die Anfange der Kunst*, page 35.

Dans un de nos prochains numéros, nous publierons une étude sur *le Patriotisme devant la critique*, signée GERMINAL.

POUR LES MARTYRISÉS D'ALCALA

Les martyrisés d'Alcala del Valle ont été — nous l'avons dit la semaine dernière — condamnés par le conseil de guerre de Séville à des peines variant de un an de prison à la détention perpétuelle. Mais l'affaire n'est pas finie, elle commence même seulement.

Judiciairement, elle entre dans une deuxième phase : elle va être portée devant le Tribunal suprême de Madrid (cassation). Les condamnés du conseil de guerre ont été informés — à Séville, où ils sont encore — que deux ou trois d'entre eux seulement avaient le droit de choisir leurs défenseurs pour le procès en cassation ; les autres recevront des défenseurs d'office et ne pourront les récuser ; de plus, pour les uns comme pour les autres, les défenseurs ne pourront être les mêmes que ceux du conseil de guerre de Séville. Ces dispositions sont contraires à la loi. Aux termes de la loi, l'accusé, militaire ou civil, a le droit de choisir son défenseur, et le défenseur peut être le même en cassation qu'au conseil de guerre. Il y a des précédents : le procès de Montjuich, par exemple ; mais la légalité, définie par eux-mêmes, les gouvernants s'en moquent, quand elle les gêne. En cette affaire, le gouvernement de M. Maura se soucie uniquement d'enlever à ses victimes toute espèce de moyens de défense.

Eh bien, c'est donc hors des baraques judiciaires de M. Maura que les martyrisés d'Alcala trouveront des défenseurs ; et la vérité que cet inquisiteur laïque a peur d'entendre dire dans les prétoires, il l'entendra crier partout par des voix infatigables. En Espagne, anarchistes et républicains multiplient les articles et les meetings.

Dans une circulaire datée du 15 février, Ricardo Fontanella, secrétaire intérimaire de la Fédération régionale espagnole des sociétés de résistance, propose que le quatrième congrès de la Fédération, qui doit se réunir prochainement, ait lieu à Séville, afin, dit notre camarade, de « donner un démenti solennel, par notre présence, à ceux qui supposent le mouvement tué par la terreur. » L'idée est bonne : il faut des réponses directes aux attentats d'audacieuse lâcheté dont nos maîtres se montrent capables : car leur audace est en raison directe de notre passivité.

Ce qu'il faut, c'est que tous les Maura d'Espagne et d'ailleurs, soient amenés à comprendre qu'il ne sert de rien de vouloir interdire la publication de la vérité, et, quand on a commis un crime, de compter sur la force pour échapper au châtiment qu'on mérite ; il faut que M. Maura comprenne qu'il n'y a là qu'un moyen pour lui de jouir en paix de l'existence, c'est de racheter, dans la mesure du possible, les crimes passés et de s'abstenir de commettre ceux qu'il médite pour l'avenir.

Les camarades espagnols travaillent à lui donner cette utile leçon. Aidons-les ! Le 12 mars prochain, un meeting aura lieu à la Bourse du travail de Paris, par les soins de la Confédération générale du travail, en faveur des martyrisés d'Alcala. Le même jour, des meetings seront tenus en Espagne et dans plusieurs grandes villes d'Europe. Que tous ceux qui le peuvent organisent, chacun dans sa ville, une réunion de protestation. Qu'ils instruisent le public des faits que nous avons publiés ici même : ils sont certains, nul ne les a démentis, et nul n'oserait le faire. Et que la clameur d'indignation qui s'élèvera de toutes parts, parvienne à Madrid, aux oreilles de M. Maura, chef du gouvernement espagnol, responsable de la vie et de la liberté de nos camarades. Puisse-t-il y trouver un avertissement salutaire, à la veille du jour où il s'apprête à venir à Paris, derrière Alphonse XIII, semblant d'homme et fantôme de roi, exhiber son importance de premier valet de la reine mère !

M. L.

COMMENT FUT FONDÉ "LE RÉVOLTÉ"

II

Brousse nous envoya bien quelques articles : « La preuve est faite ! », « L'histoire d'un fou » ; et plus tard, lorsqu'il quitta la Suisse, il nous envoya des articles d'économie politique, sur le libre-échange et la crise — celui-ci très ennuyeux, à vrai dire et trop long ; d'autre part, Elisée Reclus nous donna un article admirable sur la peine de mort, dont on parlait beaucoup en ce moment en Suisse, et que nous nous empressâmes de reproduire en brochure. Mais pour le reste, nous en étions réduits, avec Dumartheray et Herzig, entièrement à nos forces. Je commençai une série d'articles de fond que Reclus publia plus tard, lors de mon emprisonnement, sous ce titre, trouvé par lui « Paroles d'un Révolté », et nous continuions à faire à nous trois le « Mouvement social » — Dumartheray et Herzig étant toujours de sévères critiques de tout ce que j'écrivais.

Voici comment j'ai raconté la suite dans mes Mémoires :

« A peine avions-nous publié cinq numéros du *Révolté*, que l'imprimeur nous prévint d'avoir à chercher une imprimerie. Pour les ouvriers et leurs publications, la liberté de la presse inscrite dans les constitutions est soumise à de nombreuses restrictions, en dehors des paragraphes de la loi. L'imprimeur n'avait rien à reprocher à notre journal — il lui plaisait même ; mais en Suisse, toutes les imprimeries dépendent du gouvernement, qui les emploie plus ou moins pour la publication des rapports de statistiques et autres travaux analogues ; et notre imprimeur avait été carrément informé, que s'il continuait à imprimer notre feuille, il n'avait pas besoin de s'attendre à recevoir la moindre commande du gouvernement génevois. Je parcourus toute la Suisse française et je m'adressai à tous les imprimeurs, mais partout, même de la part de ceux qui n'avaient rien à objecter à la tendance de notre journal, je reçus la même réponse : « Nous ne pouvons pas vivre sans les commandes du gouvernement, et nous n'en aurions aucune si nous acceptions d'imprimer *Le Revolté*.

« Je retournai à Genève profondément découragé, mais Dumartheray n'en était que plus ardent et plus rempli d'espoir. — « C'est bien, disait-il. Nous allons nous acheter une imprimerie avec trois mois de crédit, et dans trois mois nous l'aurons payée. » « Mais nous n'avons pas d'argent, nous n'avons que quelques centaines de francs, » objectai-je. « De l'argent ? Quelle sottise ! Nous en *aurons* ! Commandons seulement les caractères de suite, et publions immédiatement notre prochain numéro — et l'argent viendra ! » Encore une fois il avait jugé juste. Lorsque notre premier numéro sortit des presses de notre propre *Imprimerie Jurassienne*, quand nous eûmes expliqué les difficultés où nous nous trouvions et que nous eûmes publié en outre deux ou trois petites brochures, — nous aidions tous à l'impression — l'argent vint, le plus souvent, en monnaie de cuivre et d'argent, mais il vint. Toute ma vie, je n'ai cessé d'entendre les partis avancés se plaindre du manque d'argent, mais plus je vis et plus je me persuade que notre principale difficulté ne réside pas tant dans le besoin d'argent que dans l'absence d'hommes, marchant avec fermeté et constance dans le droit chemin vers un but déterminé et inspirant les autres. Pendant vingt et un ans, notre journal n'a cessé de vivre au jour le jour, et, dans chaque numéro, nous faisions des appels de fonds à la première page ; mais tant qu'il y a des hommes qui persévèrent, l'argent vient.

« Nous établîmes notre imprimerie dans une étroite pièce, et notre compositeur fut un petit Russien qui se chargea de composer notre journal pour la modique somme de soixante francs par mois. Du moment qu'il avait de quoi faire un dîner frugal et de quoi aller entendre de temps en temps un opéra, il n'en demandait pas davantage. « Est-ce que vous allez aux bains, Jean ? » lui demandai-je un jour que je le rencontrai à Genève, dans la rue, portant sous son bras un paquet enveloppé de papier brun. « Non, je déménage, » me répondit-il de sa voix mélodieuse, avec son sourire habituel. Malheureusement, il ne savait pas le français.

Tout de même notre *Imprimerie Jurassienne* fut bientôt très connue, surtout pour ses brochures à un sou, qui se vendaient énormément.

« La France était toujours notre principal objectif, mais *Le Révolté* etait sévèrement prohibé en France, et les contrebandiers ont tant de bonnes choses à importer de Suisse en France, qu'ils ne se souciaient pas de compromettre leur situation en s'occupant de nos journaux. Je me joignis une fois à eux et passai la frontière de France en leur compagnie : je trouvai en eux des hommes courageux et sûrs, mais je ne pus les décider à se charger de passer notre journal en contrebande. Tout ce que nous pûmes faire, fut de l'envoyer sous plis cachetés à une centaine de personnes en France. Nous ne réclamions rien pour le port, nous en remettant à la bonne volonté de nos souscripteurs pour nous couvrir de nos dépenses, — ce qu'ils faisaient toujours — mais il nous vint souvent à l'esprit que la police française laissait échapper là une belle occasion de ruiner *Le Révolté*, car elle n'aurait eu qu'à souscrire à une centaine d'exemplaires, sans envoyer de cotisations volontaires.

PIERRE KROPOTKINE.

LEUR CONGRÈS... SOCIALISTE !

Les socialistes de gouvernement, dont Jaurès et Briand sont aujourd'hui les grands chefs incontestés — Millerand ayant été « chassé » du parti — viennent de tenir leur Congrès annuel à Saint-Etienne.

Pendant trois jours, on a discuté qui aurait la prédominance ? du « conseil national » ou du groupe parlementaire ? mais du socialisme il n'en a guère été question. Ceux qui ne sont pas encore députés ou investis d'un mandat, ont cherché à rouler ceux qui sont déjà pourvus et inversement, et la victoire est restée à ceux qui sont en place.

Chose amusante, on a pu voir à ce Congrès des députés « socialistes » qui n'appartenaient même pas à un groupe du parti ou dont celui-ci, faute de fonds, n'avait jamais payé ses cotisations. Et ce sont justement ces mêmes bonhommes, qui, en haine du mouvement ouvrier qui se développe, sont venus dire à ce Congrès que le mouvement syndical n'était que de surface.

Et ce congrès où il y avait de tout, mais surtout beaucoup d'avocats et de jeunes bourgeois — frais émoulus du boul'Mich', suivant l'expression de l'un d'eux — et très peu d'ouvriers, ne nous intéresserait pas autrement, même pas du tout, si un Rouanet quelconque n'avait montré son dépit de voir la classe ouvrière lâcher de plus en plus les politiciens, et ne s'en était servi de prétexte pour taper sur les syndicats ouvriers, sur la Bourse du travail de Paris et sur la méthode d'action directe.

Le socialiste Rouanet, qui représente les bourgeois et les industriels de son arrondissement, n'aime pas les ouvriers syndiqués. Ceux-ci s'occupent de leurs affaires sans avoir recours à lui et cela il ne peut pas l'admettre.

« Je prétends que le mouvement syndicaliste, s'est-il écrié, est purement de surface et ne représente pas les tendances ni les aspirations du prolétariat. Il est la caricature du véritable mouvement syndical.

Les grands syndicats ne participent pas au mouvement imprimé à la Bourse du travail de Paris. Ils sont tyrannisés par des minorités qui se donnent le droit de parler au nom de la classe ouvrière.

Puisque M. Rouanet pense que ce mouvement est purement de surface, nous nous demandons alors pourquoi il se passionne tant pour lui nuire, et nous ne pouvons pas croire que c'est par simple plaisir d'aller à l'assaut de moulins à vent, que M. le député a été si agressif contre les gens, qui, il peut en être persuadé, ne s'occupent pas de lui. La vérité est plutôt que le développement pris par les organisations ouvrières dans ces derniers temps ; leur ferme volonté de ne pas plus s'occuper des politiciens que s'ils n'existaient pas, commence à les inquiéter fortement et cette belle arrogance vis-à-vis des syndicats ouvriers, n'est faite en réalité que de dépit.

Je le répète, à part cette petite incartade du député Rouanet, il n'a guère été question que du socialisme en général dans ce congrès. On s'y est occupé du meilleur moyen de plumer le gogo au moment des élections et des petites querelles intestines entre le « comité du parti » et le groupe parlementaire, mais de tout ce qui peut intéresser la classe ouvrière que tous ces avocats pourvus ou en mal de mandats ont la prétention de représenter, il n'en a pas été question.

Cependant, je dois signaler l'adoption en fin de séance d'un manifeste « Contre la guerre » dont Jaurès s'est fait le rédacteur. C'est-là une petite satisfaction qu'il devait à la fraction « avancée »!! du parti. Manifeste plat, incolore, fait pour ne pas s'attirer les foudres des politiciens des autres partis, avec qui MM. les socialistes sont en coquetterie au parlement.

Et c'est à peu près tout.

Jadis les congrès socialistes passsionnaient encore un peu, sinon la grande masse, tout au moins les travailleurs qui aspiraient à une société meilleure. Aujourd'hui ces palabres de politiciens les laissent absolument froids, et l'on peut dire que le congrès qui vient de se tenir à Saint-Etienne, marque une phase de la décadence en France du néo-socialisme qui s'y était fait jour en ces dernières années.

Et ce n'est pas nous qui le regretterons.

P. DELESALLE.

P. S. — A la veille du Congrès, une grande réunion publique a eu lieu. Nos camarades, ainsi que les révolutionnaires de Saint-Etienne s'y étaient rendus, d'où émoi de MM. les députés. Ce n'est que protégés par la police et la gendarmerie à laquelle la municipalité « socialiste » de Saint-Etienne avait fait appel, et après avoir fait expulser de la salle nos camarades, que ces messieurs ont pu parler, car la contradiction, bien entendu, n'était pas admise.

Les socialistes sincères en sont encore écœurés.

P. D.

MOUVEMENT SOCIAL

Un crime social. — Les journaux bourgeois publient sans appréciations et en trouvant cela fort naturel probablement, l'information suivante :

Célina Renouard, vingt-trois ans, qui purgeait, à la prison de Lille, une condamnation à quatre mois de contrainte par corps pour fraude, avait été mise en cellule à la fin de janvier pour indiscipline.

Huit jours après, le médecin constata qu'elle avait les pieds gelés. Elle a été conduite à l'hôpital, où elle a dû subir l'amputation.

Nous serions curieux de savoir, ce que, une fois sortie de sa prison-hôpital, l'on fera de la malheureuse femme, qui, par la canaillerie de gardes-chiourme, est maintenant estropiée pour le restant de ses jours, et si la société au nom de laquelle elle avait été « punie », subviendra à ses besoins.

***

Un M. Cornudet, vicomte de son état et député de son métier, qui devrait savoir par conséquent « ce qui se passe » vient d'en avoir une bien bonne. Cet honorable imbécile ne s'est-il pas avisé, en effet, de se faire interviewer pour faire savoir à ses contemporains « qu'il allait déposer une demande d'interpellation au sujet de la continuation de la distribution du *Manuel du soldat?*

Ce bonhomme, qui émet la prétention de nous gouverner, ignore ce qui se passe autant qu'une huître dans son parc. Il ne sait pas que M. de Valles, juge d'instruction d'abord, s'est refusé à faire poursuivre les quarante-deux auteurs du *Manuel*, puis que le jury de la Seine, devant lequel a comparu Yvetot, a, en l'acquittant, declaré que la propagande antimilitariste entreprise par les Bourses du Travail, était utile, nécessaire. M. le Vicomte, qui « fait des lois » ne connaît pas celles qui régissent et que subissent les simples particuliers comme nous. Il ignore qu'on ne peut pas revenir sur une chose jugée, bien jugée.

Décidément, les électeurs qui ont nommé cette ganache, ont bien le représentant qu'ils méritent.

P. D.

***

Lyon. — Les stercoraires du fumier préfectoral, voulant sans doute partager la canaillerie des assassins militaires, viennent encore une fois d'arrêter le malheureux Sauvageon, pauvre victime, estropié par l'autorité militaire, qui vendait le nouveau *Manuel du soldat* et autres imprimés légaux. Une première tentative pour l'arrêter fut impuissante, grâce à l'intervention énergique de la foule ; ce n'est que lorsque les chiens de garde de l'autorité et du capital furent assez en nombre, qu'ils purent l'emprisonner pour un délit que seuls les mouchards seraient capables d'établir. C'est égal, quel dégoûtant pays où on ne sait même pas emprisonner proprement!

***

Firminy. — Prendre un homme dans la fleur de l'âge, sain, vigoureux, et au bout d'un an ou six mois, le renvoyer au pays, poitrinaire jusqu'aux dents, voilà l'œuvre de la caserne. Nombreux sont les exemples que je pourrais citer. Je me contente de mentionner le plus récent. Un jeune homme de Firminy, incorporé au 21e de ligne à Langres, se présentait, en septembre dernier, à la visite du médecin-major. Une toux sèche et opiniâtre, un amaigrissement prononcé, auraient suffi à un médecin clairvoyant et soucieux de la santé de ses hommes, à lui faire diagnostiquer une tuberculose pulmonaire à ses débuts. Mais de même que Ravary a dit : Votre justice n'est pas la nôtre, de même les docteurs galonnés peuvent dire : Votre médecine n'est pas la nôtre. Tout le monde sait que nos majors possèdent la science médicale au plus haut degré, et cependant, celui chargé d'ausculter notre camarade conclut à un simple rhume. « Et ne revenez pas, dit-il, ou vous serez puni de prison. » Les choses allèrent tant bien que mal jusqu'au mois de janvier. A cette époque, complètement épuisé, le gars se fit de nouveau porter malade. Oh ! cette fois, il fut reconnu ! et envoyé immédiatement à l'hôpital. Le major de service dans cet établissement, le proposa de suite pour la réforme, et 23 jours après, G... quittait l'hôpital de Langres pour celui de Firminy, où il est arrivé dans un piètre état. C'est beau l'armée, les galons, les fanfares, mais mourir à 22 ans et contracter la maladie à la caserne, c'est moins consolant.

A bas l'armée et ses casernes!

Galhauban

***

Quand on fait un sale métier. — L'agent Evano, du service de la sûreté de Toulon, filait, avec deux de ses collègues, deux individus, dans les rues étroites du quartier réservé ; l'un de ces individus, A. Revest, garçon coiffeur, se retourna, sortit un revolver de sa poche et fit feu sur l'agent, qui fut atteint au bas-ventre. Evano eut la force de parcourir quelques mètres, puis il s'affaissa sur une porte. Ses camarades le transportèrent à l'hôpital, où il mourut en arrivant. L'auteur de ce meurtre a été arrêté.

***

Mouvement ouvrier. — Allons, cela va bien, le Conseil d'Etat composé, chacun sait cela, de la fine fleur des fabricants de lois, vient de prononcer la validité des décrets de Millerand-Gallifet, instituant les « Conseils du travail. »

Ceux-ci, à la grande joie des exploiteurs, vont donc pouvoir fonctionner, et une nouvelle tentative de déviation du mouvement syndical va sans doute être faite. Après le « Conseil supérieur », nous aurons les inférieurs, où des travailleurs iront, sous prétexte de discuter leurs intérêts, se faire rouler une fois de plus par leurs exploiteurs.

Toutefois, il se pourrait que cela ne réussisse pas aussi bien que pourraient le désirer les socialistes de défense capitaliste à la Millerand, car les travailleurs, au Congrès corporatif de Lyon, ont repoussé l'institution de ces rouages de déviation du mouvement ouvrier.

L'arrêt du Conseil d'Etat dit bien que les « conseils du travail, tels qu'ils sont institués par les décrets, sont essentiellement des organes d'information ; qu'ils ne sont investis d'aucun pouvoir propre de décision », etc., etc., mais cela ne peut être qu'une raison de plus de s'abstenir.

Les « Conseils du travail » peuvent tout au plus préparer « l'entente entre le capital et le travail », cher à Lanoir Millerand et aux membres du Conseil supérieur, mais les organisations ouvrières qui poursuivent avec nous la fin du salariat, n'ont que faire dans toutes ces combinaisons.

***

A Lorient, les chômeurs, au nombre de plus d'un millier, ont manifesté à travers la ville. La municipalité, qui craint des troubles, a promis des secours, alors que les ouvriers réclament du travail. La situation est tendue.

Après les manifestations de Nantes, celles de Lorient, d'autres suivront sans doute, car le chômage, qui sévit avec une grande intensité, un peu partout, ne peut se prolonger indéfiniment. Las de crever de faim et en l'attente de lendemains illusoires, les sans travail se lèveront. Les manifestations de Nantes et de Lorient sont des signes précurseurs.

***

Faute de renseignements très précis, je n'ai pu parler, comme je l'aurais désiré, de la grève des tisseurs du Cateau. Et cependant cette grève, qui a duré près de trois mois et vient de se terminer, a été intéressante par plus d'un côté.

Les grévistes ont montré à plusieurs reprises une rare énergie, mais malheureusement la presse, toujours au service des capitalistes, a eu soin de cacher ce qui se passait au Cateau. Crainte que l'exemple des tisseurs ne fut suivi sans doute. C'est ainsi que la presse s'est abstenue de nous renseigner sur l'incendie du château d'un des gros capitalistes apparenté avec un exploiteur de l'endroit. Les grévistes ont tellement bien travaillé ce jour-là qu'il ne restait plus ou à peu près que les quatre murs de la bâtisse.

L'armée, pendant toute la durée de la grève, a, bien entendu, protégé la « propriété ». Les exploiteurs ont ensuite menacé de fermer leurs usines, puis à la demande des politiciens, qui, spéculant sur la misère, sont intervenus, les usines ont été rouvertes et vaincus, crevant de faim, las de lutter, les malheureux tisseurs, qui méritaient cependant mieux que cela, eu égard à l'énergie qu'ils avaient déployée à un certain moment, ont dû, après trois mois de lutte, reprendre le travail aux anciennes conditions.

Ces résignés qui ont eu aussi, à un certain moment, des âmes de révoltés, se souviendront. Il est de ces victoires que les exploiteurs paient cher un jour.

A Armentières, où les socialistes, nouvelle méthode, avaient soi-disant remporté une si belle victoire, les grèves partielles se succèdent sans interruption. A peine le travail reprend-il dans une usine, qu'une autre se met en grève.

Une Mme Mahieu, propriétaire d'une des plus importantes fabriques de tissus d'Armentières, informe ses ouvriers et ouvrières qu'à la suite des dernières grèves, « les excitations intéressées et les inconcevables prétentions des uns, l'extrême faiblesse et l'égarement des autres, l'ont mise dans l'obligation de fermer son usine pour un temps indéterminé. »

C'est là le petit moyen traditionnel qu'emploie cette charmante femme. On ferme l'usine dans l'espoir que la crainte de la faim, fera redevenir doux les loups d'hier et qu'ils viendront bientôt demander à se faire exploiter à nouveau. Souhaitons que cette « guenon » qui aime à voir souffrir, n'ait pas cette douce satisfaction, et que les loups restent ce qu'ils sont et qu'ils mordent au besoin.

De Douai, on mande qu'une grève des ouvriers mineurs de la fosse N° 5 des mineurs d'Escarpelle vient d'éclater. Trois cent huit ouvriers sur trois cent cinquante, ont refusé de reprendre le travail. Ils se plaignent de l'insuffisance des salaires et surtout de la multiplicité des amendes.

La troupe est partie sur le champ de grève.

A Lancey, près de Grenoble, une grève d'ouvriers papetiers dure depuis bientôt deux mois. Leurs camarades des usines environnantes, de Brignaud, de Domène, de Frise, s'imposent une cotisation journalière pour soutenir les grévistes.

A Trélazé, la grève des ardoisiers continue. Aucun incident notable à signaler.

P. Delesalle.

Allemagne.

On ne saurait rédiger un acte d'accusation contre la *Social Démocratie* allemande, plus méchant que la petite brochure sur la grève de Krimitschau, que les social-démocrates russes viennent de publier.

On n'est jamais trahi que par les siens !

Cette grève, on le sait, ou plutôt ce *lock-out* (car ce sont les patrons qui ont fermé les fabriques) a duré cinq mois et demi. Et, que demandaient les tisserands ?

La journée de *dix* heures, au lieu de *onze* heures.

Dix pour cent en plus sur le travail à la pièce, sans toucher d'ailleurs les taux des salaires mensuels.

C'est tout ? Oui, c'est tout. Les tisserands n'ont même eu rien à dire pour les enfants que l'on fait travailler dès l'âge de douze ans.

Mais alors, demandez-vous, la journée en Allemagne est encore d'onze heures ? — Parfaitement ! Ceci, — même en Saxe, le pays le plus industriel de l'Allemagne. — Ceci, dans un pays qui a 85 représentants de la démocratie soi-disant socialiste au Parlement !

Malgré toutes les fanfaronnades de Liebenecht, qui écrivait que la *grande* et *libre* Allemagne ne peut avoir rien de commun avec la servile Russie, — en Allemagne, comme en Russie, la journée légale de travail est toujours de onze heures. Et quand les tisserands font grève, et qu'ils résistent presque six mois, soutenus par toute l'Allemagne ouvrière, pour obtenir la journée de dix heures, ils rentrent, battus, après avoir subi toutes les souffrances.

Et les enfants ? « Il y a 40 ans, nous apprend cette brochure, on avait fait la loi qui défendait le travail des enfants de moins de 12 ans. » Mais, comme il n'y avait pas d'inspection efficace, il fallut quarante ans pour que la loi fût appliquée.

Et les représentants de la *Social Démocratie* ? Qu'ont-ils fait depuis 1864 ? — Rien ne démontre mieux, de quelle blague les travailleurs allemands furent victimes pendant 30 ans avec cette démocratie sociale. Pas de grèves, lui disait-elle : gardez l'argent pour les élections ! Pas d'organisation syndicale ; elle entrave l'action politique. Gardez vos forces et votre argent pour les élections ! Ne croyez pas à la Révolution. Nommez-nous, et vous obtiendrez du Parlement les *réformes*, réduction des heures de travail, etc., si nécessaires à l'ouvrier !

Et quel est le résultat ? Rien, rien ! Rien qui ne fût obtenu directement par les grèves.

Onze heures par jour — comme sous l'autocratie russe ! Et, en fait de libertés politiques..., c'est encore à peu près la même chose: Gendarmes, tribunaux, défense de meetings et le reste.

On comprend qu'à côté de cette grande farce — la Sociale démocratie parlementaire — les travailleurs aient décidé de faire leurs syndicats. Ils comptent déjà plus de 1.100.000 membres.

Angleterre

On récompense, en Angleterre, les gredins qui ont aidé à préparer la conquête du Transvaal.

Jameson, qui s'était fait fort d'envahir Prétoria à la tête de 200 hommes, et qui a échoué si piteusement sous les balles de ces grossiers paysans, est nommé aujourd'hui chef du ministère de la nouvelle colonie Sud-Africaine.

D'autre part, les propriétaires des mines d'or du Rand, viennent de recevoir de la part du gouvernement un joli cadeau. A la majorité de 51 voix, la Chambre vient de voter une loi, d'après laquelle il est permis à ces messieurs d'introduire dans le pays le servage tout comme il existait autrefois en Russie. Ils peuvent recueillir dans des ports chinois les meurt-de-faim, les empaqueter dans un bateau, tout comme cela se faisait jadis pour la traites des nègres et, une fois à Prétoria, les tenir tout comme les planteurs tenaient autrefois les nègres — le fouet et les fers inclus — à condition toutefois de leur payer un petit salaire, que l'on déduira pour les frais de nourriture; et si un de ces malheureux cherche à s'évader, on lui courra après avec de gros chiens et on le tuera comme on tue les bêtes fauves.

Ne vous empressez pas de jurer en lisant cela; il fallait bien récompenser ces pauvres propriétaires des mines pour les services qu'ils ont rendus à l'Angleterre. « La nécessité ne connaît pas de loi » disent ces messieurs, et, l'année passée, ils n'ont pu distribuer que vingt millions sterling (500 millions de francs) comme dividendes à leurs actionnaires.

Et avec tous les pots-de-vin distribués à Londres, et les sommes folles jetées aux promoteurs, lords et ducs, de compagnie, ils n'ont pu distribuer que des dividendes se montant à 5, 10, 50, 100 et 187 pour cent par an. Vous comprenez que la Chambre des communes, dont les trois-quarts sont intéressés dans ces mines, n'a pas pu ne pas avoir de ces égards pour les gens qui font tant d'or que ça. Qu'est-ce que cela leur fait, que les nègres eussent été traités autrefois mieux par leurs propriétaires aux Etats-Unis, qu'ils ne le sont aujourd'hui chez les grands seigneurs du Rand. Les noirs meurent comme des mouches dans les casernes des mines : 3085 sont morts sur 58.000 hommes en neuf mois ou bien 240 swazis sur 600; 3 hommes sur 4 en moins d'un an ! Mais ce ne sont que des travailleurs, de la chair à extermination, pour l'enrichissement du bourgeois !

*
* *

Il vont bien, les Anglais, au Soudan ! Il paraît qu'ils font un carnage incroyable des pauvres Somalis; là où ont passé les Anglais, et où ce pauvre peuple a résisté aux envahisseurs, le désert est couvert de morts, de blessés, ceux-ci restant des semaines entières sous le soleil brûlant, à mourir de soif, de gangrène, sans voir venir de nulle part aucun secours, pendant que la haute pègre de Londres organise des trains de secours aux blessés pour les Japonais.

*
* *

Encore un nouveau coup porté aux unions de métiers, qui les forcera — espérons-le — à penser sérieusement à la nécessité de la grève générale. Après de longs débats, le jury a prononcé *contre* l'Association des mineurs du Joreshire, qui était poursuivie par les patrons pour dommages-intérêts causés par la grève de Denaby.

Les patrons demandent aux ouvriers une compensation de — excusez du peu, 150.000 livres sterling, soit, 3.750.000 francs ! Et les jurés ont reconnu que les patrons avaient droit à des dommages, dont le montant sera fixé par les juges — probablement à la moitié de cette somme.

Le plus ignoble de cette affaire est que, rongées par le chancre de la « légalité », les trade-unions elles-mêmes, ou du moins le hâbleur avocat qui, les représentait, se sont empressé de reconnaître devant le tribunal que les patrons avaient droit à une compensation !

C'est ça que les farceurs légalistes et les arrivistes vous appellent le droit de grève dans la libre Angleterre. Vous faites grève — et les patrons vous demandent quatre millions, de dommages-intérêts ! !

C'est les sous de 100.000 mineurs, au moins, pris sur leur nourriture, pendant deux ou trois mois.

Oh quels gredins que les honnêtes *gens* !

Une réduction de salaires est annoncée dans toutes les mines du Nord.

*
* *

Et entre temps, les messieurs du Quatrième Etat qui s'appellent « le Comité de la Représentation du Travail » (représentation théâtrale au Parlement) ont tenu leurs assises. Ils ont décidé de poser quarante-deux candidatures aux prochaines élections, quarante-deux organisateurs de grèves, qui vont être envoyés fraterniser au Parlement avec ceux qui pillent les travailleurs. Entre temps, social-démocrates et trade-unionistes s'en donnent des peignées dans leurs journaux et leurs réunions, pour partager la peau de l'ours, qu'ils se proposent de tuer aux prochaines élections.

Hollande

La Hollande aussi aura, dans quelques jours, le 25e anniversaire de son journal anarchiste *Recht vor Allen*. Il fut fondé au commencement de mars 1879 par Domela Nieuwenhuis et quoique, ayant été forcé de changer son nom comme nous, le journal a fait une excellente propagande anarchiste.

Comme la *Freiheit* de Most, c'était un des meilleurs journaux dans toute la presse socialiste.

Etats-Unis (1)

Chicago, 1er janvier 1904.

Les télégrammes auront averti vos lecteurs de la malheureuse nouvelle de l'incendie du théâtre Iroquois, où, en moins de douze minutes à peu près, 1.131 personnes trouvaient la mort: plus de 98 0/0; dans ce nombre étaient des femmes et des enfants, de 7 à 28 ans. Cela résulta de ce que c'était une représentation donnée l'après-midi précisément dans la semaine des vacances. On jouait une féerie, appelée *Barbe-Bleue*; la troupe comptait 348 personnes, dont 3 seulement ont péri; les victimes étaient donc le public, bien que l'incendie eût commencé sur la scène.

C'était un nouveau théâtre ouvert le 23 novembre dernier, au sujet duquel on assurait que tout était en règle, et que les lois et règlements de la ville avaient été exécutés à la lettre. Mais maintenant que Chicago commence la nouvelle année en pleurant les victimes, et que peut-être plus de 10.000 familles sont dans l'affliction, on sait que bien des choses laissaient à désirer. S'il y avait eu des pompiers sur la scène, en un clin d'œil le feu aurait été maîtrisé, mais il n'y avait pas de pompiers. Pourquoi ? Parce que la ville n'était pas d'accord avec la direction du théâtre quant au prix à payer à ces hommes. Par conséquent, la direction de la ville et celle du théâtre sont seules coupables.

De plus, la personne chargée de manœuvrer le rideau incombustible, n'était pas à son poste et « aucune autre personne » ne pouvait faire descendre le rideau. Mieux que cela : on a arrêté cette personne, et maintenant on sait que le rideau « ne pouvait marcher », parce qu'on l'avait levé « trop haut », dans le but de permettre au public de mieux admirer le ballet dans l'air. Encore mieux : le rideau, qu'on disait être incombustible, brûlé comme le reste. Des 34 sorties en cas de danger, *trois* seulement purent être mises en action; les autres étaient dans une condition telle qu'elles ne pouvaient marcher. Et cela dans un nouveau théâtre . Le règlement veut aussi que l'on ait dans chaque théâtre un poste d'incendie; or, dans ce « nouveau théâtre », il n'y avait aucun poste d'incendie; on a dû courir deux rues plus loin, pour pouvoir avertir les pompiers.

Il y a dans le théâtre officiellement 1.602 places, et on avait vendu plus de 2.000 tickets. La commission de construction et l'inspecteur des places, dont la désignation appartient ici aux mandataires du corps électoral, ont trouvé tout cela très naturel ! Au lieu d'arrêter quelques charpentiers et d'autres petits employés, on eût mieux fait d'incarcérer ces deux personnages. Toute la faute peut être attribuée à la corruption, et voici pourquoi :

(1) Correspondance particulière de *Het Handelsblad*.

Bourgmestre, membres du conseil communal, inspecteurs et commissaires de construction sont élus par les électeurs pour une période de deux ans et touchent un salaire variant de 70.000 à 80 000 fr. par an. Mais ces Messieurs, qui bien des fois n'ont pas de fortune quand ils sont élus et qui sont riches après avoir passé quelques années dans le fromage, donnent de 100.000 à 250.000 fr., dans la période de l'élection, et cela pendant un mois, pour être élus où réélus. D'où vient cet argent ?

Des syndicats d'entrepreneurs, d'architectes, etc., qui, pour pouvoir toucher eux-mêmes des pots-de-vin doivent verser une somme dans les poches des personnes à qui ils veulent fermer les yeux. Ainsi, il semble très normal, ici, que des entrepreneurs payent un certain pourcentage aux membres du conseil communal, si ces derniers votent au bénéfice de ces entrepreneurs.

Des membres du conseil communal, qui ont dans leurs sections des maisons de prostitution, perçoivent mensuellement une certaine somme de ces maisons en échange de la plus grande liberté possible.

Des cafés et des maisons de jeu, afin de pouvoir rester ouverts jusqu'après minuit, font de même. Des sociétés puissantes, désireuses de faire voter une loi dans leur intérêt, payent des sommes fabuleuses.

Or, ce théâtre participait au « Trust des Théâtres », qui possède des millions, et vous comprendrez tout de suite comment il se fait que les règlements n'aient pas été exécutés à la lettre. La fièvre du dollar tout-puissant fait disparaître tout bon sentiment; ces Messieurs disent : Après nous la fin du du monde ! et ils ne cherchent qu'à devenir riches aussi vite que possible par des pots-de-vin et par des tromperies.

Aujourd'hui Chicago regrette la vie de 1.131 de ses concitoyens, qui tous, hélas ! pensaient gaiement commencer l'année 1904. Au lieu de cela, il y a maintenant dans les maisons mortuaires encore 189 cadavres carbonisés qui sont méconnaissables; bien des familles pleurent aujourd'hui la mort de huit de leurs membres; une autre famille, composée de neuf personnes, est entièrement détruite; un père a perdu sa femme et cinq enfants. Différentes personnes sont devenues folles de douleur.

Il y a encore dans les hôpitaux à peu près 186 personnes, dont peu survivront. Chaque numéro spécial des journaux annonce de nouveaux décès. La ville la plus éprouvée, après Chicago, est Kenosha, dans l'Etat de Wisconsin, à quelques lieues de Chicago, dont un groupe de neuf personnes ont péri dans la catastrophe. Demain samedi est le jour officiel de deuil; tout sera fermé et bien des enterrements auront lieu. Un directeur d'enterrements n'a pas moins de 26 enterrements à diriger dimanche prochain. Depuis le grand incendie de Chicago en 1871, où il y a eu à peu près 260 morts, l'on n'avait pas encore vu une pareille catastrophe.

Pour terminer, disons qu'à Chicago, la ville des grèves originales, venait précisément d'éclater depuis quelques jours une grève du personnel des enterrements, et qu'on n'avait pas fait d'enterrements depuis quatre à cinq jours. Inutile de dire que ces tristes (1) grévistes, en présence de ce surcroît de besogne, se sont tous mis à l'ouvrage.

Dans cette catastrophe, il y a un cas certain, c'est que si l' « asbestos » ou rideau incombustible avait fonctionné, le feu aurait seulement détruit la scène et n'aurait pu gagner la salle; ainsi, dit-on, mais les preuves sont faites que le fameux rideau a été brûlé comme le reste. Que fera-t-on maintenant pour sauver les directeurs de la puissante organisation du « trust des théâtres » ?

La petite crevette sera mise sous les verrous, mais les gros poissons resteront en liberté.

(Traduit du *Handels Blad*, journal catholique d'Anvers, du 14 janvier 1904.)

*
* *

Les prisons.— Une jeune fille blanche, emprisonnée sous un prétexte futile dans une prison de la Nouvelle-Orléans, a été soumise à la peine du fouet. Ce système barbare existe du reste dans la plupart des prisons des Etats-Unis. Le scandale fut tel, qu'une pétition signée par des milliers de blancs a été adressée au président. Le directeur de la prison où la jeune personne a été fouettée, a pris la fuite, dans la crainte d'être lynché. (*Morning Post.*)

(1) C'est un journal bourgeois qui parle.

VARIÉTÉS

SUR LE RADIUM

J'ai lu, il y a quelques jours seulement, l'article de G. C. Hill, *A propos du radium*, paru dans votre numéro du 23 janvier, que j'avais mis de côté.

Cette lecture m'a beaucoup intéressé, mais, d'accord avec ce que vous disiez récemment, relativement aux chroniques scientifiques, je me permets de vous écrire cette lettre pour faire certaines rectifications.

Je relève d'abord dans la deuxième colonne cette phrase :

« Des expériences de M. Curie, il ressort que, tandis que le poids atomique du baryum est de 137 grammes, celui du radium est de 225 ». Or, les poids atomiques, poids relatifs des dernières particules en atomes des corps simples, ne s'évaluent pas en grammes. J'ai cru d'abord à une faute de typographie, mais j'ai lu plus loin : « Il a été calculé qu'un quadracentimètre de radium en pleine activité d'émission, prendrait un milliard d'années pour perdre un seul milligramme (la millionnième partie d'un kilo) de son poids atomique. La confusion de l'auteur est donc bien réelle.

Le poids atomique, nombre qui caractérise un corps simple au point de vue de son affinité, est absolument immuable et inaltérable, quelle que soit la quantité de ce corps considérée, et quel que soit son état, solide, liquide ou gazeux. Si donc le poids atomique du radium reste fixe, il n'y a nullement lieu de s'en étonner ; c'est le contraire qui serait surprenant et digne d'attirer l'attention des chimistes.

Le poids atomique est un nombre proportionnel ; il détermine la proportion dans laquelle un corps simple entre dans une combinaison. Mais un exemple ne sera pas inutile pour illustrer ces définitions qui ne disent rien.

Prenons un corps quelconque : le gaz carbonique, par exemple, corps composé de carbone (charbon) et d'oxygène. D'après la notation atomique, sa formule est CO^2, le symbole du carbone étant C et celui de l'oxygène O.

Cette formule CO^2 signifie qu'une molécule d'eau est composée d'un atome de carbone et de deux atomes d'oxygène.

Eh bien, les poids atomiques du carbone et de l'oxygène, qui sont respectivement 12 et 16, vont nous permettre de calculer dans quelles proportions, en poids, il faut combiner le carbone et l'oxygène pour faire du gaz carbonique, ou, inversement, combien il y a de carbone et d'oxygène dans un poids donné de gaz carbonique.

Il faut autant de fois 12 parties de carbone (poids atomique 12) qu'il y a d'atomes de ce corps, soit 12 parties, et autant de fois 16 parties d'oxygène (poids atomique 16) qu'il y a d'atomes de ce deuxième corps, soit $16 \times 2 = 32$ parties pour former l'ensemble soit $12 + 32 = 44$ parties de gaz carbonique :

$$C + O^2 = CO^2.$$
$$12 + 16 \times 2 = 44.$$

Ainsi, dans 44 grammes de gaz carbonique, par exemple, il y a 12 grammes de carbone et 32 grammes d'oxygène.

Avec cette donnée, il est facile de calculer, par une simple règle de trois, quel poids de carbone et quel poids d'oxygène entrent dans un poids déterminé de gaz carbonique, mais, je le répète, les poids atomiques ne sont ni des grammes, ni des kilos, ni des livres.

Ailleurs (première et troisième colonnes), l'auteur dit que les rayons des corps radio-actifs ont ceci de particulier, qu'ils sont formés de menues parcelles de matière expulsées avec une vitesse considérable. Ce n'est là qu'une hypothèse ! c'est la théorie balistique, qui aide à se rendre compte de l'action et du mode de propagation des rayons en question, mais qui ne nous renseigne pas, quant à leur nature. Il y a, au contraire, des raisons de croire que ces rayons sont comme le son, la chaleur, la lumière, l'électricité, le résultat d'un mouvement moléculaire.

Dans une conférence faite le 13 janvier dernier, M. P. Curie, parlant d'un des trois genres de rayons émis par le radium, disait : « Il résulte « de ces recherches que les rayons X se com« portent comme des projectiles animés d'une « grande vitesse » ; plus loin, parlant d'un autre genre de rayons du radium : « On peut supposer « que les rayons B sont constitués par des pro« jectiles (électrons) ».

Remarquez qu'il dit toujours « les rayons se « comportent comme des projectiles », « on « peut supposer que les rayons sont constitués « par des projectiles », mais jamais « les rayons « sont des projectiles, les rayons sont constitués « par des projectiles ».

Je cite encore Curie : « L'émanation du ra« dium se comporte comme un gaz, à bien des « points de vue, etc..... ». « Les expériences « précédentes conduisent à assimiler l'émana« tion à un gaz matériel. Cependant, jusqu'ici, « l'hypothèse de l'existence d'un pareil gaz est « uniquement basée sur des manifestations « radio-actives. »

Vous voyez qu'il n'y a là que des suppositions comparatives, faites pour faciliter l'étude des phénomènes : des hypothèses. Pour se rendre compte de ce que sont l'intensité, la différence de potentiel, la résistance, etc..., en électricité, on compare le courant électrique à une chute d'eau, mais on sait très bien que l'électricité n'est pas de l'eau.

Abordant maintenant la fin de l'article, où sont formulées des hypothèses philosophiques, je trouve l'auteur extrêmement aventureux.

Que connaissons-nous du radium ? peu de chose. Quelques grammes seulement de ce corps merveilleux ont été extraits par le traitement de quantités énormes de minerai ; quelques rares savants, sujets à l'erreur et à l'illusion, ont pu seuls l'étudier et ils ont dû souvent, pour leurs expériences, établir eux-mêmes des appareils spéciaux qui n'ont pas atteint le dernier perfectionnement.

Les résultats, étonnants, certes, qui ont été obtenus, peuvent nous faire espérer beaucoup ; les savants ont probablement trouvé une nouvelle forme de l'énergie, et cette découverte promet d'être aussi féconde que celle de l'électricité qui, après avoir ouvert de nouveaux horizons à la science, a bouleversé complètement l'industrie et la vie entière des sociétés.

Il s'agit d'étudier la radio-activité, d'accumuler des faits, mais, actuellement, nous n'avons pas honnêtement le droit d'avancer au hasard des théories, en nous basant sur un petit nombre de faits qui sont, incontestablement, mal connus. Ne tombons pas dans le travers des spirites qui en sont arrivés à se faire une idée si baroque du monde !

Les phénomènes dits *spirites*, comme les phénomènes de radio-activité, viendront, j'en suis convaincu, se ranger bientôt sous les lois générales de la science.

Les travaux des Lavoisier, des Mayer, des Helmholtz, ont une réelle solidité. « Rien ne se perd, rien ne se crée » ; cette grande loi, qui domine toutes nos connaissances, est vérifiée à chaque instant, et dans tous les ordres de phénomènes ; elle n'a jamais trompé le physicien, le chimiste, et l'ingénieur, le mécanicien, le simple artisan, se reposent sur elle d'une façon absolue. Personne encore ne l'avait trouvée en défaut ; faut-il permettre l'exception à ce pauvre gramme de radium ?

Que le radium crée de la matière, crée de l'énergie, comme l'antique Jéhovah, nous l'admettrons quand nous en aurons la preuve, car nous n'avons pas de préjugés, mais ce mystère n'a pas encore à obséder notre esprit un peu réfractaire, il est vrai, aux conceptions de la Bible.

Pierre Curie, dans sa conférence (reproduite par la revue l'*Electricien* du 23 janvier), dit :

« Le radium nous donne l'exemple d'un corps « qui, tout en conservant le même état, donne « lieu à un dégagement d'énergie continu et « assez considérable. Ce fait paraît en désac« cord avec les principes fondamentaux de « l'énergétique, et diverses hypothèses ont été « proposées pour éviter cette contradiction.

« Parmi ces hypothèses, nous en retien« drons deux, qui ont été émises dès le début « des études sur la radio-activité.

« Dans la première hypothèse, on suppose « que le radium est un élément en voie d'évo« lution. On doit alors admettre que cette évo« lution est extrêmement lente, de telle sorte « qu'aucun changement d'état appréciable ne « se fait sentir au bout de plusieurs années. « L'énergie que le radium dégage pendant une « année, correspondrait donc à une transfor« mation insignifiante de ce corps. Il semble « d'ailleurs naturel de supposer, que la quan« tité d'énergie mise en jeu dans la transfor« mation des atomes, est considérable.

« La deuxième hypothèse consiste à suppo« ser qu'il existe dans l'espace des rayonne« ments encore inconnus et inaccesibles à nos « sens. Le radium serait capable d'absorber « l'énergie de ces rayons hypothétiques, et de « la transformer en énergie radio-active ».

Ceci me semble plus raisonnable ; ce ne sont encore que des suppositions, mais je crois qu'il faut chercher d'abord de ce côté, avant de lâcher la bride à l'imagination. Le savant physicien ajoute bien : « Les résultats obtenus sont « de nature à modifier les idées que l'on pour« rait avoir sur l'invariabilité de l'atome, sur la « conservation de la matière et la conservation « de l'énergie, sur la nature de la masse des « corps et de l'énergie répandue dans l'es« pace », mais il s'en tient là, sa conclusion est timide et réservée, et il est plus prudent que G. C. Hill.

Excusez-moi cette longue lettre ; je la crois utile et j'ai résumée autant que j'ai pu.

Pour terminer, j'informe les camarades que la découverte de Mme Curie intéresse, que le professeur Daniel Berthelot fera samedi soir, 27 février, à la salle Karcher, rue de la Chapelle, une conférence sur le radium. La soirée, organisée par l'U. P., l'Enseignement mutuel, comporte en outre, de la musique, une comédie et un bal.

A vous, cordialement.

JEAN MARCADET.

*Dans le prochain numéro, nous reprendrons la suite des études du Dr A. M., sur l'*Hygiène.

DANS LES REVUES

Les Annales de la Jeunesse laique célèbrent l'Etat et le gouvernement de M. Combes ; c'est de mesures légales que M. Etbor et ses amis attendent « l'affranchissement total, la libération intégrale » et cette singulière jeunesse, qui s'intéresse à des projets de loi et se penche amoureusement sur les urnes à scrutin, fait une mine un peu bien vieillotte.

Au numéro de février, M. Viviani écrit : « Comment répudiant le réformisme, un révolutionnaire ne tomberait-il pas à l'anarchie ? Celle-ci, logique avec elle-même, raille tout effort individuel vers le mieux-être acquis en la société présente ; elle répudie le suffrage universel dans ses applications législatives ou municipales ; elle écrit, elle lit, elle parle, mais pour prêcher l'abstention, sous prétexte que tout groupement humain ne se peut former qu'en vue de subir un maître et d'opprimer la liberté humaine... »

Ceux qui, par M. Viviani, connaîtront l'anarchie, seront bien exactement renseignés !

Autre docteur : M. Georges Renard, en trois pages, pourfend l'anarchie, ou plutôt les fantômes qu'il

décore de ce nom : « La liberté absolue est une chimère, excepté pour Robinson dans son île avant l'arrivée de Vendredi. »

Un article ne suffirait pas à relever l'aimable naïveté des propos de M. Renard. Après qu'il s'est longuement étendu sur les horrifiques dangers de la suppression de toute organisation « légale », M. Renard propose : « L'Etat... doit devenir distributeur et garant de liberté. » Et encore : « L'autorité ne se légitime qu'en travaillant à se détruire, qu'en visant à se rendre superflue, qu'en s'employant au profit de la liberté. »

Qu'est-ce que ce galimatias ?

Je ne cesserai de recommander la lecture attentive de *Pages libres*. La revue de Ch. Guieysse n'est pas anarchiste, mais avec son socialism hostile à l'autorité, syndicaliste et révolutionnaire, son souci scientifique des faits, et ce réalism probe qui se défie des systèmes et des hâtives généralisations, elle est aussi proche de nous qu'il est possible. C'est un excellent instrument, non pas de propagande, mais de travail et de réflexion. Il faut lire *Pages libres*.

Derniers numéros : une biographie de Lefrançois, par Daniel Halévy; d'après un livre de M. Goyan, M. Kahn étudie la solide organisation de la papauté et Ch. Guieysse, à propos de l'abbé Loisy, écrit : « Mais le cas de l'abbé Loisy n'est nullement un cas unique; beaucoup d'autres prêtres, aujourd'hui, concilient parfaitement la science et l'histoire avec la foi. Il ne faut pas s'occuper de l'abbé Loisy tout seul. Il faut considérer le mouvement général qui anime une partie fort importante, la partie la plus instruite du clergé français, mouvement qui, incontestablement, nous prépare une renaissance du catholicisme. » L'article de Guieysse est entièrement à lire; ceux qui n'accommodent pas l'anticléricalisme à la sauce démagogique, en si grande faveur aujourd'hui, auront à cœur d'en tirer quelques conclusions utiles pour l'action quotidienne.

La *Tribune russe*, qui paraît à Paris, sera l'organe bi-mensuel du mouvement socialiste et révolutionnaire en Russie.

En 1878, le comité exécutif du fameux parti de la *Volonté du Peuple* (*Narodnaïa Volïa*), affirmait la nécessité de « renseigner l'Europe sur les effets néfastes que l'absolutisme russe produit pour la civilisation européenne elle-même, sur les véritables buts de notre parti, sur l'importance de notre mouvement, qui résume en somme la protestation de tout un peuple. » A vingt-cinq ans de distance, c'est encore là le programme de la *Tribune russe*.

A l'heure où la Russie, immense maison des morts, semble devoir bientôt renaître, où la haine du tsarisme, gagnant enfin les foules ouvrières, détermine les premiers actes *collectifs* de révolte, on comprendra l'importance d'une telle publication.

La *Tribune russe* se recommande du noble souvenir de Pierre Lavroff. On y lira notamment (numéro 3), l'émouvant récit du procès de Mlle Fromukine, condamnée à onze ans de travaux forcés, pour avoir blessé d'un coup de couteau le général de la gendarmerie de Kief. Le parti qui produit de tels *hommes* ne peut pas ne pas vaincre.

A. Catonné (R. Dunois).

BIBLIOGRAPHIE

Le savoir de l'homme grandit tous les jours; tous les jours, des sciences, devenues trop complexes pour être assimilables au même cerveau, se subdivisent en branches nouvelles, afin de faciliter les recherches par la division du travail ; et des vies d'hommes s'usent à fouiller ces subdivisions, accumulant les faits, entassant les expériences, préparant ainsi le terrain à de nouvelles subdivisions.

Même pour le plus humble des métiers, il faut passer par un apprentissage plus ou moins long, selon le degré de complexité du travail. Au lycée, à l'école, on apprend à l'enfant, des rudiments de toutes ces sciences, rudiments qui ne peuvent lui être d'aucune utilité, étant donnée la façon idiote dont on les lui apprend, et qui, pour la plupart, n'ont aucune relation avec ses occupations futures, mais comme il est décrété que l'homme doit être instruit, on a fait une salade de ce qu'il devait apprendre, et, de gré ou de force, on se dépêche de l'en gaver.

Il n'y a qu'une chose que tous devraient savoir, que l'on a oublié dans l'enseignement et qui est même systématiquement passée sous silence, c'est de savoir ce qu'est l'homme, quelles sont les règles naturelles de vivre ; et, comme l'être humain est appelé à se reproduire, l'art de soigner et d'élever les enfants que tous sont appelés à avoir.

C'est une vérité qui commence bien à préoccuper quelques esprits, mais dont la plupart des êtres humains n'ont pas conscience. Et si on a des règles très précises pour l'élevage du cochon, il n'en existe pas pour l'élevage de l'homme; c'est une branche qui reste livrée à l'arbitraire, à l'empirisme, à l'ignorance.

A voir la plus petite bestiole savoir aménager la venue de ses petits; quand on pense que certains insectes savent déposer près de leurs œufs — ou déposer ceux-ci où ils auront toute préparée — la nourriture qui convient aux larves qui en sortiront et qu'ils ne verront pas ; quand on réfléchit que l'oiseau sait apprendre à voler à ses petits, l'animal chasseur, à les conduire à la recherche de la proie convenable, on peut s'imaginer avec raison que l'art d'élever et d'éduquer les petits êtres que l'on engendre, est un acte naturel, qui se pratique d'instinct, sans avoir à passer par d'autre apprentissage que celui de l'hérédité. D'où vient donc que, seul, l'homme échappe à cette loi ?

C'est que, cela me semble paradoxal, mais cela me semble la seule explication logique, c'est que l'homme a été dévoyé par le développement de son cerveau.

Si l'homme était resté l'animal guidé par les seuls besoins de se sustenter et de se reproduire, il suivrait les instincts imprimés dans son cerveau par une longue hérédité, ne les discutant pas, n'éprouvant pas le besoin de modifier les façons d'agir qu'il a reçues de la longue lignée ancestrale dont il est l'aboutissant, il accomplirait peu de chose, mais ce peu de chose, il le ferait bien ; bien dans le sens de son intérêt, de celui de sa progéniture, de sa race, puisqu'il le ferait d'après des mouvements qui ont assuré à celle-ci la possibilité de se perpétuer.

Puisque tout évolue, c'est que chacun n'accomplit pas exactement ce qu'ont accompli ses ancêtres. Cela, d'accord, mais chez l'animal qu'animent les seuls besoins de se nourrir, de se défendre, de se reproduire, la variation n'agit que dans un champ excessivement restreint; voilà pourquoi les variations, n'arrivent pas aux résultats extrêmes qu'elles acquièrent chez l'homme.

L'homme n'est pas resté l'animal aux besoins bornés, à l'intellect voué à la seule recherche de la nourriture. Sitôt qu'il a pu disposer de quelques heures de repos, il a cultivé les arts d'agrément ; puis son cerveau s'est appliqué à la solution des questions abstraites : il a cherché à s'expliquer les phénomènes physiques, atmosphériques, qui s'accomplissaient autour de lui. Incapable de leur trouver une explication rationnelle, il eut recours à l'explication religieuse qui le satisfit momentanément. en lui apportant un problème nouveau en guise d'explication, mais qui, vu son ignorance, lui sembla une explication péremptoire.

De même la complexité croissante des relations sociales lui apporta des problèmes de préséance, de hiérarchie, de morale, qui firent une salade infernale dans sa pauvre cervelle, et qu'il n'est pas encore arrivé à débrouiller.

Avec tout cela, il était sorti des conditions naturelles d'existence. L'état social, tous les jours, lui apportait des conditions artificielles de vie qui achevaient de fausser son jugement, lui masquant de plus en plus les conditions naturelles de vie dont il s'éloignait, de sorte que, non seulement, il ne sut plus ce qui était bien ou mal, bon ou mauvais, à lui-même, mais à ses petits.

Et cette erreur, quelques-uns l'ont entrevue et signalée depuis longtemps, mais sans grand succès, tellement les individus s'imaginent n'avoir rien à apprendre à ce sujet, hélas ! Mais ce n'est que depuis peu d'années que les protestations sont devenues plus nombreuses, que l'on commence à avoir des notions à peu près certaines sur le véritable rôle des parents, sur ce que devait être l'éducation.

A signaler, dans cet ordre d'idées, trois volumes du docteur Fischer qui viennent de me tomber sous la main, et dans lesquels l'auteur prend l'enfant à la naissance et le mène à l'âge d'homme — ou de femme — car il ne classe pas la femme dans une race à part.

Dans *Puériculture* (1). il traite des soins physiques et moraux à donner à l'enfant en bas âge. Le titre du second volume, *De l'Education* (1), indique son sujet. Et comme l'auteur estime que le voile de mystère que l'on essaie de jeter sur les différences sexuelles, n'est qu'un mensonge et une hypocrisie, dans le troisième volume, *De l'Education sexuelle* (2) il explique que tout ce qui concerne la vie sexuelle doit être expliqué de bonne heure à l'enfant, dans des termes et une méthode appropriés. de façon à ce que son imagination ne soit pas troublée, et que ce problème inquiétant ne soit pas, par la suite, comme en l'état actuel, une hantise et une hallucination.

Très hardi dans ce qu'il demande, l'auteur, tout en voyant le contraste entre ce qui devrait être et qui est, s'imagine cependant que les idées hardies qu'il énonce, peuvent être appliquées dans l'état social tel qu'il existe. Il ne croit pas trop aux lois ni aux parlements, à même contre eux des sorties assez raides ; cependant il croit trop à la bonne volonté des législateurs, faisant appel trop souvent à leurs concours.

Ainsi, au sujet de la soi-disant laïcisation des écoles, il a l'air de croire que c'est une chose arrivée, et ne voit pas tout le danger que présente le monopole que vient de s'arroger l'Etat.

Réserves à faire, également, sur la supériorité — quelles que soient les réserves qu'il fasse lui-même — qu'il accorde à la religion protestante. Toutes les erreurs se valent. Si la religion protestante a laissé plus de place à la libre discussion, elle n'a pas, pour cela élargi, le cerveau de ses croyants, mais, au contraire, enferrés davantage dans le vice religieux en leur laissant croire au dogme raisonné, librement choisi. N'est-ce pas dans les pays protestants que la foi religieuse est la plus tenace ? ou, tout au moins, que l'incrédulité s'avoue le moins, et est classée parmi les choses choquantes. Tandis que le catholicisme n'est plus qu'une religion de forme, d'habitudes; la foi en est disparue; l'incrédulité s'affirme carrément dans les pays qui s'intitulent catholiques. En France, c'est l'esprit religieux qui a honte de s'affirmer.

J. Grave.

(1) Un vol. 3 fr. 50, chez Charles, 8, rue Monsieur-le-Prince.

CORRESPONDANCES ET COMMUNICATIONS

— **L'Education libre du IIIe** va recevoir d'ici peu les brochures *l'Absurdité de la politique*, de Paraf-Javal. Elle invite donc les camarades qui ne lui ont pas envoyé le montant de leurs souscriptions, à le faire, s'ils veulent les recevoir.

— **Aux camarades d'Algérie et de Tunisie.** — Le Groupe de propagande libertaire d'Alger informe les camarades de l'intérieur qu'il vient de fonder, pour l'Algérie et la Tunisie, l'Œuvre des journaux et brochures pour tous.

Les camarades sont priés de donner les adresses des personnes sympathiques à nos idées ou susceptibles de s'y intéresser. Il leur sera fait immédiatement l'envoi gratuit de journaux et brochures.

Ecrire au secrétaire du Groupe de propagande libertaire, Université populaire, boulevard Bugeaud, à Alger.

CONVOCATIONS

— **L'Education libre du IIIe**, 26, rue Chapon. — Dimanche, 28 février, à 8 h. 1/2 du soir, 6, boulevard Magenta, soirée familiale au profit de la brochure à distribuer. Causerie par le camarade Armand. Sujet traité: Qu'est-ce que l'Anarchie? Y a-t il un idéal libertaire? Partie de concert avec le concours des camarades de la *Marianne*. Tombola gratuite. Vestiaire obligatoire : 0 fr. 30, facultatif pour les compagnes et les enfants.

— **Causeries Populaires du Ve**, salle Martial, 68, rue Lhomond. — Vendredi 29 février, à 8 h. 1/2 du soir, causerie de A. Libertad : « A travers la vie du bon curé de Meudon. »

— **La Coopérative Communiste.** — Jeudi 3 mars, à 9 heures du soir, causerie par un camarade.

Tous les jeudis et samedis, vente des produits.

(1) Un vol. 3 fr. 50, chez Charles, 8, rue Monsieur le Prince.

(2) Un vol. 3 fr. 50, chez Allier-Henry, 8, rue Casimir-Delavigne.

— **Jean-Pierre** organise une fête qui aura lieu en l'*Hôtel des Sociétés savantes*, le *dimanche 6 mars*, à 2 heures, sous la double présidence de Georges Clémenceau et de Th. A. Steinlen.

Il y aura :

Chœur chanté par des enfants;

Mélodies chantées par Mme Hénault et par Mlle Ariadna Arendt;

Monologues par M. Moullière;

Un poème de Maigre (*Noël*), lu par M. Joubé;

Un conte d'A. France, lu par Janvier;

Des poésies dites par M. Armand Gauley, de l'Odéon;

Guignol; Prestidigitateur, pour les petiots; *Poil de Carotte*, pour les autres.

Et une ronde dansée, chantée par des enfants, pour clore la fête.

On peut se procurer des billets d'avance aux *T. N.*

— **Les Libertaires du XII^e** (Groupe abstentionniste). — Samedi 27 février, à 8 h. 1/2, salle Gambrinus, 209, rue de Charenton, réunion publique contradictoire sur ; « le Socialisme et l'Anarchie ».

Entrée : 0 fr. 20.

— **L'Action Théâtrale**, Groupe artistique de la rive gauche. — Répétition tous les vendredis, à 8 h. 1/2 du soir, Salle de l'U. P. Mouffetard, 76, rue Mouffetard. Pianiste, orchestre à la disposition des groupes pour concert ou bal.

Envoyer la correspondance au camarade Sandrin, 11, impasse Cœur-de-Vey, Paris-14^e.

— **Education sociale**, 3 et 5, rue Jules Jouy. — Samedi 27, à 8 h. 1/2. M. Moisand, secrétaire de la Conférence des avocats : Le luxe abusif (orchestre). — Jeudi 3, à 8 h. 1/2. Soirée musicale et littéraire organisée par Mlles Jourdain. — Mardi 1^er, à 8 h. 1/2. M. Darlu, inspecteur général de l'Instruction publique : Les idées morales au XVIII^e siècle : Kant. — Samedi 5, à 8 h. 1/2. Discussion dirigée par M. Chartier sur « Le mensonge » (suite).

— **Les Artistes indépendants.** — Exposition annuelle, Grandes serres de la Ville, au Cours-la-Reine. Entrée : 1 fr. en semaine, 0 fr. 50 le dimanche.

— **Union Bellevilloise**, 9, cité de Gênes, rue Julien-Lacroix.

Tous les mercredis, chimie élémentaire.

— **L'Aube Sociale**, Université populaire, 4, passage Davy (au 50 de l'avenue de Saint-Ouen). — Vendredi 26. Duchmann : Zola féministe, *Pot Bouille*. — Mercredi 2 mars. Causerie entre camarades : Le commerce, son effet moral et matériel, par le camarade Janine. — Samedi 5. Inauguration du nouveau local : 1° Charles Malato, Le péril blanc et le péril jaune; 3° audition de Jehan : Rictus dans ses œuvres. Vestiaire obligatoire : 25 centimes.

— AUBERVILLIERS-QUATRE-CHEMINS. — Tous les samedis, réunion des camarades au local habituel. Causerie, prêt de livres.

— **Union ouvrière de l'Ameublement.** — Mardi, 1^er mars. Réunion d'inauguration du nouveau siège social, 4, passage Davy. Organisation de la bibliothèque et de la permanence pour les embauches. Nomination de délégués aux services intérieurs.

L'Union recevra avec plaisir les dons de livres qui lui seront faits par les littérateurs et les camarades, qui comprennent qu'il faut savoir, pour efficacement lutter contre nos ennemis étatistes.

— **L'Effort**, U. P. du Grand-Montrouge, 33, rue du Marché, à 8 h. 1/2. — Samedi 27 février. Schaër Vézinet (avec le concours de l' « Action sociale antialcoolique ») : L'art de bien se porter, au Préau de l'Ecole des garçons, 30, aveuue de la République. — Mardi 1^er mars. H. Duchmann : Zola féministe, *Pot-Bouille*. — Vendredi 4. Lisay : Religions.

— NOGENT. — **L. U. P. L'Emancipatrice.** — Dimanche, 28 février à 2 h. 1/2, salle Paupelin, 3, rue de Mulhouse, conférence du compagnon Villeval, sur les œuvres de Mirbeau. — Entrée libre et gratuite.

Une seconde réunion aura lieu au même endroit, le dimanche 5 mars, à 5 heures du soir.

— ALGER. — **Groupe de propagande libertaire.** — Dimanche 28 février, à 8 h. 1/2 du soir, au local habituel, causerie publique et contradictoire par le camarade Arnold Bontemps. Sujet : Socialisme et Anarchie.

— BÉZIERS. — Réunion le dimanche, 28 février, à 4 h. 1/2, au café Archaimbaud, 19, avenue de Bédarieux. Objet de la réunion : Constitution d'un groupe ; Organisation conférence Louise Michel-Girault ; Questions importantes.

— LIMOGES. — Réunion des camarades, chez Guitard, 18, rue Chinchauvaud. — Dimanche, 28 courant, à 10 heures du matin. Brochures et chansons à placer, au profit du groupe.

— LYON. — Les Groupes *Germinal*, l'*Art théâtral*, l'*Art social*. la *Fédération antimilitariste du Sud-Est* et tous les militants fatigués ou désabusés, sont invités à assister à la réunion qui se fera dimanche soir, à 8 heures, chez Bordat, 17, rue Paul-Bert, pour l'organisation d'un groupe d'entente libertaire de la région lyonnaise.

— **Groupe Germinal.** — Dimanche 6 mars, café de l'Isère, 26, rue Paul-Bert, Soirée familiale. Causerie : Réflexions sur la guerre sino-japonaise, par A. Cornet. La soirée se terminera par la série des chants habituels.

— **Groupe d'Art social.** — Fête de propagande, le 15 mars, à 2 h. 1/2 du soir, salle des Variétés, 34, avenue des Ponts.

Le Permissionnaire, drame antimilitariste. Un concert et une sauterie termineront la fête.

Répétitions de *Nadia ou le Crime d'une révoltée*.

Tous les mercredis et samedis, chez Bordat.

MARSEILLE. — **Le Milieu-Libre de Provence.** — Dimanche 28 février, à 5 heures du soir. réunion de tous les adhérents. Adhésions et souscriptions. Les camarades détenteurs des cartes pour la soirée artistique du 5 mars, sont priés de les rapporter au plus tôt, ainsi que les billets de tombola, dont le tirage aura lieu le 20 mars. — Le soir, à 9 heures, soirée familiale.

Droit de vestiaire : 25 centimes.

— MONTCEAU-LES-MINES. — Les camarades qui seraient partisans de faire venir des invendus des journaux libertaires, pour distribuer dans les réunions, peuvent s'adresser au camarade J. Blanchon, maison Cauchmann. Tuilerie Saint-Pierre, à Montceau.

— CHAUX-DE-FONDS, — Il vient de se fonder un groupe d'études et de propagande anarchiste. Les réunions auront lieu le dimanche matin, brasserie de Lyon, de 9 heures à 11 h. 1/2.

AUX AMIS

Je leur rappelle que l'on peut obtenir le journal dans toutes les gares et dans les librairies de n'importe quelle ville. Aux libraires qui répondent qu'ils ne le connaissent pas, il n'y a qu'à leur dire qu'ils n'ont qu'à en faire la demande aux Messageries Hachette.

C'est un point important, pour la diffusion du journal, qu'il se trouve chez beaucoup de libraires. Ceux qui s'intéressent à son existence, peuvent y aider, en insistant auprès des libraires pour qu'ils le tiennent, et en s'astreignant, au besoin, à leur acheter un numéro pendant quelques semaines de suite.

AVIS

Il ne nous reste plus d'affiches de Luce; mais un camarade de Bruxelles nous en prépare une autre, que nous enverrons à ceux qui nous en demandent, sitôt que nous l'aurons reçue.

Nous avons fait déposer, chez les libraires et dans les gares, la brochure *Aux Jeunes gens*, de Kropotkine, où l'on pourra se la procurer.

SOUSCRIPTION
pour le développement du journal.

106° M. et G., à Saint-Etienne, 2 fr. — 117° J. M., à Paris, 2 fr. — 118° C. U., à Anvers, 5 fr. — 119° T., rue F., 2 fr. Pendant un an, — 120° groupe d'étude de Bruz San Paulo, 10 fr. — 121° S., à Oullins, 1 fr. — 122° A. L., à Agen, 1 fr.

En tout 22 fr.

Listes précédentes : 279.70 fr.

A ce jour : 301.70 fr.

Sommes à verser ou versées en une seule fois :

Un instituteur champenois, 3 fr. — Groupe de propagande libertaire d'Alger, 3 fr. — Groupe de libertaires rennais, 5 fr. — J., à Troyes, 0.50. — C. S. de C., à Lisbonne, 5.80. — Lyon, quête faite à une soirée familiale par B., 8 fr. — Dick, 5 fr.

En tout : 17.30.

Listes précédentes : 504.

A ce jour : 521.30.

COLLECTIONS DE 30 DESSINS

Ont déjà paru : **L'Incendiaire**, par Luce. — **Porteuses de bois**, par C. Pissarro. — **L'Errant**, par X. — **Le Démolisseur**, par Signac. — **L'Aube**, par Jehannet. — **L'Aurore**, par Willaume. — **Les Errants**, par Rysselberghe (les sept premières sont épuisées). — **L'Homme mourant**, L. Pissarro. — **Les Sans-Gîte**, par C. Pissarro. — **Sa Majesté la Famine** (épuisée), par Luce. — **On ne marche pas sur l'herbe**, par Hermann-Paul. — **La Vérité au Conseil de Guerre**, par Luce. — **Mineurs belges**, par Constantin Meunier. — **Ah ! les sales Corbeaux**, par J. Hénault. — **La Guerre**, par Maurin. — **Epouvantails**, par Chevalier. — **Capitalisme**, par Comin'Ache. — **Education chrétienne**, par Roubille. — **Provocation**, par Lebasque. — **La Débâcle**, dessin de Vallotton, gravé par Berger. — **Le Dernier gîte du Trimardeur**, par Daumont. — **L'Assassiné**, par C. L. — **Souteneurs sociaux**, par Delannoy. — **Les Défricheurs**, par Agar. — **Le Calvaire du mineur**, par Couturier. — **Ceux qui mangent le pain noir**, par Lebasque. — **Les Bienheureux**, par Heidbrinck. — **La jeune Proie**, par Lochard. — **Le Missionnaire**, par Willaume. — **La Libératrice**, par Steinlen. — **Frontispice**, par Roubille.

Ces lithographies sont vendues **1** fr. **25** l'exemplaire sur papier de Hollande, franco **1** fr. **40**; édition d'amateur : **3** fr. **50**.

Il ne reste qu'un nombre très limité de collections complètes. Elles sont vendues **75** francs l'édition ordinaire, **150** francs celle d'amateur.

EN VENTE

Une série de 12 cartes postales, gravées par Berger, d'après nos lithographies, est enfin imprimée elles sont en vente au prix de 0 fr. 15 franco, ou bien 1 fr. 15 la série. Voici les titres : *L'Assassiné*, de L. C. Dissy; *Les Bienheureux*, Heidbrinck; *Les sales corbeaux*, Hénault; *C'est défendu de marcher sur l'herbe*, Hermann Paul; *Provocation*, Lebasque; *Ceux qui mangent le pain noir*, Lebasque; *L'Incendiaire*, Luce; *Mineurs belges*, C. Meunier; *Porteurs de bois*, Pissarro; *Les Errants*, Rysselberghe; *La Libératrice*, Steinlen, *La Débâcle*, Vallotton.

PETITE CORRESPONDANCE

Marion. — Les abonnements seront servis, suivant vos indications ; pour les gares, je fais la réclamation. Prière de réclamer à nouveau chez les libraires.

L. R., à Mazac. — Oui, vous pouvez envoyer copie sous enveloppe ouverte à 0,05 par 50 grammes.

R. L. à Montargis. — Reçu mandat pour l'adresse de C.; adressez-vous au *Libertaire*.

B., à Saint-Nicolas. — Le nouvel abonnement se terminera fin août.

A R. à Lyon. — 22,35, port compris, un colis de 5 kilos.

Ch. R., Chaux-de-Fonds. — Oui, il reste encore des *Militarismes* défraichis.

R. G., à Mâcon. — Le service sera fait.

Paris à Morat. — Des articles sur l'art, nous ne demandons pas mieux d'en donner, si on nous en envoie d'intéressants. On nous en a promis.

E. B., à Bilbao. — Je n'ai pas l'adresse des Doukhobors.

M., à Dijon. — Pas assez de place pour les comptes rendus de réunion.

Lafond. — Quand nous aurons vu votre journal.

J. B C. — Non, nous n'avons pas les portraits en question. Je vous envoie les cartes. On les aura oubliées.

Reçu pour les Ardoisières d'Angers : M., à Paris, 5 fr.

Reçu pour le journal : L., à Montevrain, 10 fr. — L. C. 0,60. — Collectes faites pour les journaux *Le Libertaire*, *Les T. N.* et *L'Homme Libre*, aux conférences Girault-L. Michel, Auxerre, 10.20, Troyes, 9 fr. Pour chaque, 6,10.

Merci à tous.

T., à Tamnay. — P. L., à Asnières. — V. Q., à Norwalk. — Mlle R., à C. — A. P., à Orléans. — G. H., Paris. — E. S., à Etampes. — A. B. Z., 100. — U. C., à Anvers. — S. C., à Lisbonne. — S., à Thoumen. — J. S., à Saint-Imier. — Un gniaff, Marseille. — A. R., à Quillian. — P. P., à Aigues-Mortes. — J. B. C. — A. R., à Marseille. — L., à Epinal. — C. P., à La Machine. — H. R., à Troyes. — A. L., à Agen. — C. M., à Marseille. — G. T., à Chaumont. — G. J., à Fort-de-Fracce. — M., à Laxou. — Reçu timbres et mandats.

Le Gérant : J. GRAVE.

PARIS. — IMP. CHAPONET, RUE BLEUE, 7.